

OVIDE

Un prédicateur, en général, dépasse en intelligence et en savoir la grande majorité de son auditoire. Il se croit dès lors, sinon en droit, du moins en position de traiter ceux qui l'écoutent comme ses inférieurs, comme des enfants, pour ne pas dire comme des niais. Il leur donne en preuve ce que lui-même n'accepterait pas pour telle ; il leur présente pour ses pensées habituelles celles qu'il n'a découvertes qu'à grand'peine en s'échauffant par la méditation dans son cabinet, et dont il fait des ressorts en chaire pour soulever son auditoire, mais ressorts qui le laisseraient immobile si d'autres s'en servaient pour le soulever lui-même. Il se livre à des peintures plus ou moins académiques, plus ou moins jolies ou terribles, qu'il donne pour sérieuses et que lui ne prend pas au sérieux. Quand vous avez [76] entendu son sermon, il veut que vous en soyez édifié ; si lui l'avait entendu d'un autre, il l'aurait critiqué. Il donne à son auditoire une monnaie que lui-même ne voudrait pas accepter : en un mot, il manque de *sincérité*.

Il ne suffit pas d'être convaincu de la vérité qui fait le sujet de la prédication, il faut encore être convaincu de la valeur réelle des arguments qu'on emploie pour l'établir, il faut éviter les artifices de formes, avoir horreur de la rhétorique, et pour être vraiment éloquent, il faut ne pas prétendre à l'éloquence. Une seule règle pourrait suffire : ne donner aux autres que ce qu'on accepte pour soi ; le leur donner dans la forme où cela nous a convaincus nous-mêmes. Il faut commencer par chercher la vérité pour notre propre compte, nous prêcher à nous-même, et ensuite transmettre à l'auditoire le sermon subi par le prédicateur.

La sincérité, voilà ce que le moins avancé dans la piété peut donner ; voilà ce qui fera plus de bien que l'expression mensongère des plus beaux sentiments. Je sais bien qu'il faut, sinon de l'habileté, du moins du courage pour se [77] peindre tel que l'on est. Mais ce courage est à la portée de chacun ; il est d'autant plus facile ici que la foi chrétienne, pour le pasteur comme pour le fidèle, commence par un sincère aveu de sa faiblesse, et que sans sortir de son rôle, sans souiller la chaire, sans étonner son auditoire, tout prédicateur peut dire : « Je suis un misérable pécheur. » Cette faiblesse fait sa force ; au lieu de scandaliser, l'expression en édifie. Du moins, c'est par là qu'il faut commencer.

Je le sais, ce précepte, si simple à donner, est difficile à suivre. Avec un peu plus d'orgueil, j'aurais dit même qu'il est impossible de le mettre en pratique, car il y a vingt ans que j'y travaille et je n'y ai pas encore réussi. En vain, je passe le fer chaud de ma critique sur les plis de mon habitude ; impossible, impossible de les faire disparaître. Je ramène le fer, le pli paraît toujours : c'est qu'il a traversé l'étoffe, et c'est l'étoffe qu'il faudrait changer. Je m'explique.

Les défauts de la forme tiennent ici à la pauvreté du fond. Je n'enfle ma voix que pour dissimuler l'absence du sentiment, je n'agrandis [78] mes gestes que pour faire croire à la valeur de mes mesquines pensées. Vous de même, Ovide, vous couvrez de mots brillants la pauvreté de vos idées. Ce n'est pas l'âme, c'est la chair qui s'émeut. Ce n'est ni l'Esprit de Dieu, ni le nôtre même, « c'est notre homme animal » qui, inspiré par la vanité, ne nous permet pas de descendre de chaire sans avoir tenté de remuer l'auditoire. Mais, hélas ! il faut que vous le sachiez, Ovide, vous ne touchez pas mon cœur, vous agacez mes nerfs. Je le répète, la cause du faux geste, du faux style, c'est la pauvreté du fond que reconnaît notre conscience et que veut cacher notre vanité.

Aussi, ne pouvant être simple, Ovide tâche d'être philosophique. Je veux dire métaphysique ; et comme ici personne n'a le droit ni le moyen de le prendre en défaut, Ovide se complaît au rôle de métaphysicien. Un jeune étudiant me disait un jour : « Je suis sûr que mon examen de médecine sera reçu ; je ne crains que pour celui de chirurgie. » – Pourquoi, lui dis-je ? – Parce que, me répondit-il, en chirurgie je dois citer des faits, nommer des os, des artères, des muscles comptés, classés [79] par la science ; tandis qu'en médecine, rien de semblable ; je puis dire le contraire de ce que pense mon professeur, le contraire de ce que pense tout le monde ; on ne peut pas me prouver que j'aie tort, et je puis toujours par un mot me donner raison. – Et quel est ce mot ? – Je n'ai qu'à dire, après la plus grosse bévue ; « C'est mon opinion, » et mon examen est reçu. J'ai même l'air de savoir ce que les autres ignorent, de penser par moi-même ; et si cela ne convainc pas, ça produit toujours un bon effet.

Ce jeune étudiant eût été un excellent prédicateur métaphysicien ; il eût divagué, distingué, confondu, parlé de l'objectif et du subjectif, du moi et du non moi, avec la chance de laisser croire aux auditeurs qu'il était trop profond pour être compris d'eux, et en tous cas avec la certitude de pouvoir toujours dire, même aux objectants : « c'est mon opinion ! » C'est si bien votre opinion, Ovide, que tout le monde vous la laisse. Seulement, pour s'épargner la peine de discuter avec vous, on se résout à dire : « Monsieur Ovide est abstrait, c'est un métaphysicien ; c'est égal, j'aime mieux Gros-Jean. [80] Je le comprends toujours et il me persuade quelquefois. »

Mais je m'arrête ici ; je ne voudrais pas que ma galerie de prédicateurs pût ressembler à un étalage de caricatures. J'ai exposé assez au long ce qu'il fallait éviter ; essayons de dire brièvement ce qu'il faut faire. [81]